THÉÂTRE

La nuit est un ventre

JE VOUDRAIS ME DÉPOSER LA TÊTE
Texte de Jonathan Harnois mis en scène par Claude Poissant. Une production du PàP en tournée présentée au Périscope jusqu'au 21 février.

SYLVIE NICOLAS

Québec — *Je voudrais me déposer la tête*, c'est d'abord un récit de Jonathan Harnois, publié chez Sémaphore en 2005. Une prose poétique, sensible et nerveuse. Une voix fracturée, celle de Ludovic, 20 ans, qui donne à entendre les derniers instants de vie, les derniers tremblements et les derniers silences qui précèdent un suicide non annoncé: celui de Félix, son ami.

Sur scène, les mots de Harnois prennent forme et la voix de Ludovic se multiplie par trois. Trois visages, trois statures, trois souffles, ceux de Christian Baril, Étienne Pilon et François T. Poirier, dissociés comme le sont le cœur, le corps et l'esprit quand la mort prend le pas sur la vie. La mise en scène de Claude Poissant évite le piège du drame existentiel et opte pour l'acte théâtral dans son sens le plus noble, celui du rituel qui emprunte à la tragédie, délesté de tout artifice, celui du temps fragmenté, dépossédé, celui qui rejoint cette vision qu'a Peter Brook du théâtre sacré (*Holy Theatre*).

Qu'il s'agisse des premiers instants de la pièce qui nous gardent dans un noir prolongé pour permettre aux voix des acteurs de traverser la nuit dans un premier récitatif, des éclairages d'Erwann Bernard qui effleurent les corps et ciblent l'âme, de l'environnement sonore habilement conçu (martèlement métallique, balayage furtif d'ondes radio ou télé, musique de Nicolas Basque, voix hors champ de Ludovic ou celle, graduellement voilée, de Félix), des «inserts» vidéo de Stefan Miljevic, du mouvement des corps dans l'espace, tout procède d'une même partition, d'une seule et même chorégraphie.

L'Andelle discrète et sobre de Sylvie de Morais Nogueira ne saurait être passée sous silence, ne serait-ce que pour cette scène touchante où elle tient Ludo par la main et chantonne doucement, une scène qui n'est pas sans évoquer la désarmante simplicité des Fando et Lis d'Arrabal devant la mort. L'espace scénique, conçu par Romain Fabre, est ingénieux, avec son plan incliné en bois flottant qui permet l'évocation de tous les lieux: le mur d'une usine, la route, le quai, et sa porte enchâssée qui se relève, s'ouvre, se referme sur la chambre de Ludovic et la résidence d'Andelle pour finalement livrer le passage à la mère de Félix qu'incarne Chantal Baril. L'arrivée de la comédienne marque une rupture de ton, les mots se perdent, l'interprétation se fait fuyante, le corps ne sait plus trouver le chemin, mais il y a là quelque chose qui rappelle la perte de soi. «*La nuit est un ventre*», dit Ludovic. La beauté de cette pièce en est un aussi. C'est un ventre qui porte les silences cassés, les nuits qui sont les nôtres, l'instant suspendu du cœur, du corps et de l'esprit. Un ventre qui continue de vibrer.

Collaboratrice du Devoir

VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT

Je voudrais me déposer la tête propose, dans une mise en scène épurée, un parcours aussi poignant que poétique: celui de Ludovic, brisé par le suicide de son meilleur ami.

★★★★

MARIE LALIBERTÉ /

Pour lancer cette parole à vif, écrite avec l'encre incisive de la souffrance par le jeune auteur **Jonathan Harnois**, ils sont cinq comédiens en scène, investis, portant avec précaution, sensibilité et profondeur ces mots graves, qui mènent cependant vers la lumière. Trois Ludovic (**Christian Baril**, **Étienne Pilon**, **François-Simon T. Poirier**), parfois chœur, parfois prenant le relais de la parole, triplent les gestes ou multiplient les réactions, en écho ou en diffraction; avec lui, avec eux, Andelle, son amoureuse, toute de vie et d'affection (**Sylvie de Morais-Nogueira**) et, brève apparition, déchirante, la mère (**Chantal Baril**) de Félix, l'ami disparu.

C'est par une sorte de voyage initiatique que Ludo retrouve peu à peu le chemin de la vie, partant à pied pour retourner chez son ami récupérer un objet précieux, symbole de Félix, de leur amitié. Ainsi Ludo refait-il surface, lentement, après avoir touché, fouillé, traversé l'ombre. S'il fait encore sombre à l'arrivée, la voie vers la lumière semble retrouvée. Accompagnés d'Andelle, les trois Ludo, voix diverses enfin réconciliées, le confient en fin de parcours, avec la fragile mais nécessaire certitude de celui qui, sauvé du naufrage, ne croit pas encore tout à fait à la terre ferme.

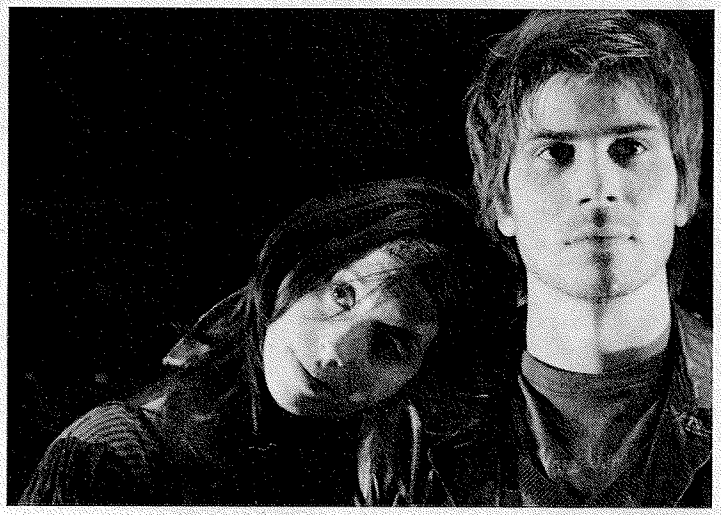
Claude Poissant, par une direction d'acteurs inspirée – les trois visages de Ludo – et une mise en scène dépouillée, offre à ce très beau texte un écrin propre au surgissement des images. Pour décor, un vaste espace, quelques objets, qu'éclaire une lumière diffuse, brouillée: image du désert dans la tête de Ludo, comme il le dit lui-même, dévasté, image du désert qu'il sent aussi autour de lui, alors que rien ni personne – sauf, peu à peu, Andelle – ne peut véritablement le rejoindre dans son mal.

Parole forte, poétique, à l'émotion prenante; écriture urgente disant la colère, l'impuissance et l'incompréhension devant le suicide, mais aussi la brûlure, l'écorchure de la perte: tel est le texte de Jonathan Harnois. Pour le faire vivre sur scène, Claude Poissant et son équipe recourent à un langage sensible, vibrant, et tout aussi poétique. *Je voudrais me déposer la tête* est un spectacle magnifique et bouleversant, à la fois douloureux et plein de pudeur. ❙

Jusqu'au 21 février
Au Théâtre Périscope
Voir calendrier Théâtre

À VOIR SI VOUS AIMEZ /

Les textes poétiques, les mises en scène dépouillées, métaphoriques



Je voudrais me déposer la tête **nomme et montre, par son texte et sa mise en scène, le tumulte et le désert intérieur, après la perte.**

photo Théâtre PàP

CEUX QUI RESTENT

Claude Poissant désirait nous faire partager une de ses trouvailles littéraires en mettant en scène *Je voudrais me déposer la tête* de Jonathan Harnois. Mot à mot.

Claude Poissant: «Les gens sont hypnotisés par le propos, le sujet, la façon dont ça vit, et la véritable émotion surgit au moment où on les quitte.»

JOSIANE OUELLET /

C'est par hasard que **Claude Poissant** a découvert *Je voudrais me déposer la tête* de **Jonathan Harnois**. «Je trouvais ce titre très joli, se souvient-il quant à la raison l'ayant poussé à acheter ce roman avant de partir en voyage. Je l'ai lu en un seul souffle et je suis resté là-dessus pendant des jours à me dire: "Il faut que je fasse quelque chose avec ça." Il y avait là une prise de parole d'une telle authenticité, d'une telle sincérité.»

Plus précisément, il s'agit du parcours d'un jeune homme qui doit faire face au suicide de son meilleur ami. «Ludo se lance dans une espèce de traversée de lui-même en retournant à l'endroit où Félix s'est tué, observe-t-il. Alors qu'il marche en compagnie de sa douce, à travers la banlieue, la campagne, pour arriver au bord du fleuve dans le village de Saint-Sulpice, il nous raconte à la fois ce qu'il voit et ce qu'il ressent.»

À son retour à la maison, Poissant n'a donc pas tardé à contacter l'auteur pour le rencontrer. Une semaine plus tard, il lui annonçait ses intentions: «J'ai le goût de faire une adaptation théâtrale de ton roman et je n'en changerai pas une ligne. Je veux que ça reste de la prose parce que c'est ce que j'ai lu et aimé.» Avec sa collaboration, il a ensuite choisi les éléments à retrancher, en plus de concevoir quelques tableaux supplémentaires pour le spectacle.

Bien sûr, l'exercice devait amener son lot de difficultés. «J'ai passé une vingtaine de comédiens en audition, mais je ne trouvais aucun Félix et plein de Ludo, relate-t-il. Alors, j'ai décidé de mettre en scène trois Ludo complètement différents. Ce sont eux qui nous racontent l'histoire, en parlant ensemble ou en se passant la parole. S'il n'y avait eu qu'un seul narrateur, j'ai l'impression qu'il aurait manqué certaines couleurs que je voulais trouver.»

Côté jeu, il tenait à éviter la simple illustration de ce qui est dit. «Physiquement, j'ai essayé que ce soit juste suggéré. Certains moments exigent des prouesses pour évoquer tout ça, mais le but était toujours de garder le texte à l'avant. Il fallait passer à travers chaque moment du roman pour savoir s'il était à trois voix ou à une, lequel des personnages éprouve le plus de colère, le plus de tristesse, lequel est dans le temps présent ou a un peu plus de distance…»

En ressort un certain dépaysement, dont ils ont pu mesurer l'effet lors de la création de la pièce, l'année dernière à Montréal. «Les gens nous disent qu'au début, ils sont un peu happés par la manière de faire, comme si on ne leur donnait pas beaucoup le temps de s'émouvoir, et c'était l'objectif, c'est-à-dire qu'ils sont hypnotisés par le propos, le sujet, la façon dont ça vit, et que la véritable émotion surgit au moment où on les quitte. On sent qu'on les laisse avec une espèce de frisson, de réflexion», conclut le metteur en scène. ■

Du 3 au 21 février
Au Théâtre Périscope
Voir calendrier Théâtre

cyberpresse.ca

Publié le 05 février 2009 à 05h00 | Mis à jour à 05h00

Je voudrais me déposer la tête: poignant et d'une grande beauté formelle

À la poésie du texte, Claude Poissant et ses concepteurs répondent par la poésie de l'image et des sons.

Jean St-Hilaire
Le Soleil

(Québec) Le PàP donne ces jours-ci, au Périscope, un spectacle choral bouleversant et d'une grande beauté formelle. En casse-cou de la mise en scène, Claude Poissant est arrivé à insuffler une ardente poésie de théâtre à un texte éminemment poétique, mais au sujet délicat et à la forme épineuse pour la scène.

Écrit par le jeune auteur Jonathan Harnois, Je voudrais me déposer la tête est d'abord un court roman très dense sur la résistance au désespoir d'un jeune par rapport au suicide de son meilleur ami. Le texte ne répond pas de règles orthodoxes de l'action tragique. La mort est là, après quelques scènes. Elle est d'une tristesse infinie, bien sûr, mais notre catharsis reste à venir. Celle-ci passe par une action intérieure, le voyage d'hiver de Ludovic à travers l'incrédulité, l'incompréhension, la culpabilité, la colère et le sentiment d'abandon et de perte à la suite du geste irréversible de Félix. Elle passe aussi par une parole poétique qui chasse le convenu et ses facilités tout en restant concrète, une parole évocatrice, mais au détour tranchante : «Le monde et moi, c'est des morceaux de vitre qui ne se recolleront jamais», Ludo rapporte-t-il de Félix.

La mise en scène dénote l'intérêt de Poissant pour les arts visuels. Le décor se compose d'un grand praticable de forme irrégulière, incliné vers la salle et percé d'une porte. Un fauteuil (renversé) fait office de mobilier. L'ensemble fait penser à un mur renversé, à la maison de l'enfance à jamais chamboulée...

À la poésie du texte, Poissant et ses concepteurs répondent par la poésie de l'image et des sons. Des maisons et des autos en miniature disent la nostalgie de l'enfance. Des éclairages léchés accusent l'ennui, la solitude ou le jaillissement onirique. La musique traverse l'âme de Ludo comme d'Andelle.

Poissant varie aussi les modes de narration. Il utilise sans excès la vidéo, insère deux chansons, mais, surtout, il fait interpréter Ludo par trois comédiens qui ne quittent jamais la scène, d'où l'effet choral. Cette tactique de distanciation se révèle d'autant plus fertile que la mise au point des voix en impose.

Elle démultiplie les réactions de Ludo, en exprime non pas la forme plausible, mais les formes possibles. Ce faisant, on s'éloigne du suicide vu comme fait divers pathétique pour s'approcher du fléau social qu'il est, des souffrances qu'il inflige aux survivants et de l'immense gaspillage de potentiel qu'il représente, s'agissant des jeunes surtout.

Le procédé est éloquent dans cette scène où Ludo et Andelle affrontent seuls leur deuil. Elle montre la trinité des Ludo partagée entre l'envie d'une bonne cuite, la méditation sur l'enfance perdue et l'abandon sensuel. La sérénade, de Schubert, ajoute au lyrisme poignant de ce passage, vite suivi par la rencontre non moins troublante de Ludo avec la mère de Félix, une scène puissamment elliptique des ravages que le suicide exerce sur les proches survivants.

Mais le spectacle n'est pas que souffrance remâchée, il apporte la promesse d'une renaissance à celui ou celle qui apprend de sa colère. Ludo pardonne à Félix, mais il ne l'excuse pas quand, à la fin des fins, lui et sa blonde Andelle lui font valoir, non sans une pointe d'ironie, qu'il sert désormais d'engrais aux fruits de l'avenir, lui qui croyait s'exclure du cycle de la vie...

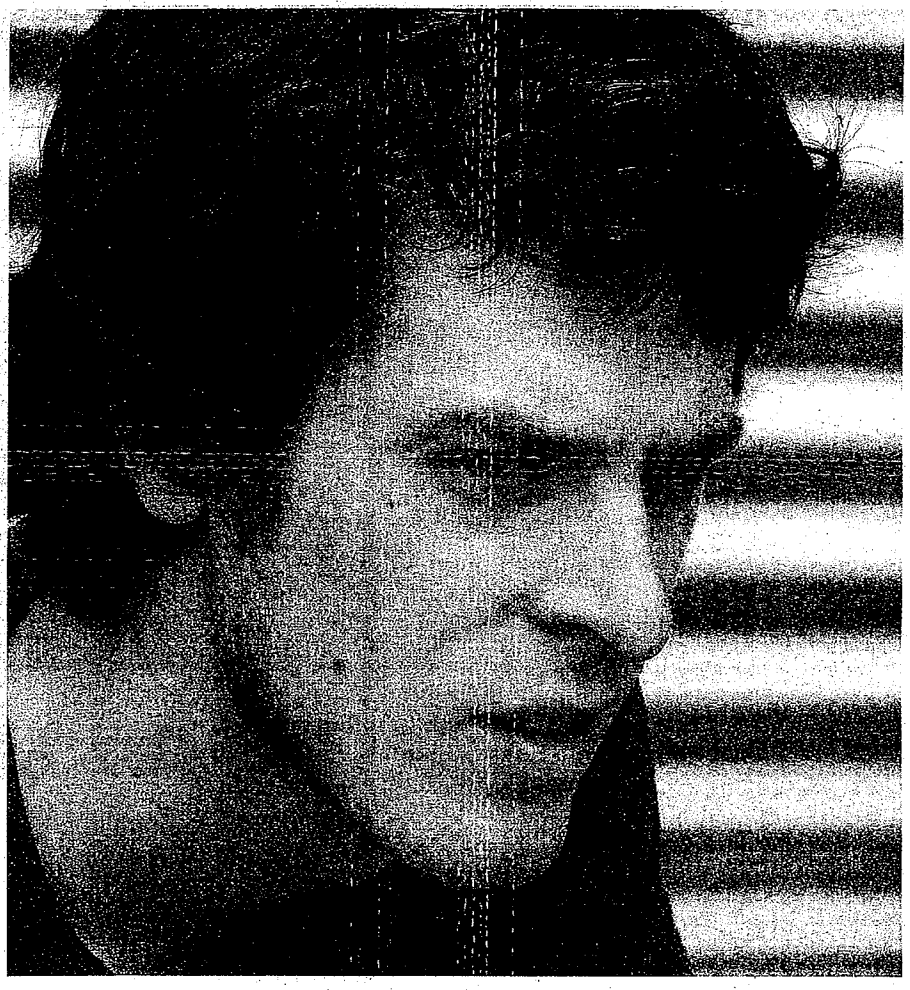
Je voudrais me déposer la tête, texte de Jonathan Harnois. Mise en scène de Claude Poissant. Avec Chantal Baril, Christian Baril, Étienne Pilon, François-Simon T. Poirier et Sylvie de Morais-Nogueira. Assistance à la mise en scène de Karine Lapierre, décor de Romain Fabre, musique originale de Nicolas Basque, éclairages d'Erwann Bernard, maquillages et coiffures d'Angelo Barsetti, costumes de Caroline Poirier, accessoires de Jasmine Catudal et mouvements de Caroline Laurin-Beaucage. Une production du Théâtre PàP vue mardi, au Périscope. À l'affiche jusqu'au 21 février. Réservations au 418 529-2183.

Copyright © 2000-2009 Cyberpresse Inc., une filiale de Gesca. Tous droits réservés.

***JE VOUDRAIS ME DÉPOSER LA TÊTE*, AU PÉRISCOPE**

Du **vide** à la lumière

JEAN ST-HILAIRE
jsthilaire@lesoleil.com



«L'expérience littéraire m'a appris ce qui vient avec le deuil. Écrire ce roman a été comme une incantation, une anesthésie du sentiment»

Son pote et lui, ils s'entendaient comme l'index et le pouce. Ils partageaient tout, le soleil, les jours gris. Jusqu'à ce matin où l'ami s'est porté absent. De tout lieu et pour toujours. Anéanti, Jonathan Harnois se cherche un temps puis se tourne vers les mots. Il a déjà tenu un journal, a écrit des nouvelles. Sa perte et sa colère, il les jette dans une autre forme, dans le court roman, *Je voudrais me déposer la tête*, dont le PàP nous apporte sa vision scénique. Ça se passe au Périscope, à partir de mardi, dans la mise en scène de Claude Poissant.

Nous joignons le jeune auteur aux îles de la Madeleine, où il planche à deux scénarios de films, l'un d'eux adapté de son roman, son premier, paru chez Sémaphore en 2005 et finaliste en 2006 au prix Anne-Hébert.

Jonathan Harnois l'a écrit «dans la nécessité et l'urgence». Le ciel lui était tombé dessus. Un curieux sentiment l'habitait au moment de raconter : «Je ne savais pas si je passerais au travers et, en même temps, je ne me sentais pas imposteur. Ç'a été presque une thérapie au début, puis c'est devenu un projet littéraire qui m'a démultiplié et enrichi. L'expérience littéraire m'a appris ce qui vient avec le deuil. Écrire ce roman a été comme une incantation, une anesthésie du sentiment. En même temps, je souhaitais que ce que j'appelais ne meure pas en moi.»

Je voudrais me déposer la tête évoque le suicide du point de vue du pendant de l'auteur, Ludovic, qui reste là, abasourdi, à supputer ce qui a pu traverser le cœur de Félix pour en finir avec le monde. Comme chez son double écrivain, la culpabilité a empli le vide laissé par son meilleur ami. Comme lui, il a éprouvé «de la difficulté, après, à se sentir proche de quelqu'un». «On *rushait* tous les deux, dit l'auteur en revenant de Ludovic à lui-même, la seule différence entre nous, c'est que j'avais les outils pour faire face au monde et lui pas.»

Ludovic a Andelle. Celle devant laquelle «les mots se suicident», incapables qu'ils sont de la dépeindre dans toute sa splendeur! La rédemption par l'amour, quoi.

Tension poétique

Dense et épuré, *Je voudrais me déposer la tête* frappe par son ton radicalement poétique. Harnois y fuit les formules convenues.

Il pratique l'image pour «le sentiment d'insécurité» qu'elle sème chez le lecteur. «J'aime ces auteurs qui, comme Romain Gary et Chimo, viennent me rafraîchir quand je suis au chaud, dit-il. La métaphore crée de l'instabilité. Je tiens à ce qui naît au premier jet, même si ça montre un côté un peu puéril du style. J'essaie de ne pas trop peaufiner ou trop structurer. Il me semble que ce qui sort de plus instinctif vient d'ailleurs que de la tête. Mon but est d'être un canal, d'être poreux au monde que je décris. Je vais évoluer comme écrivain, mais je n'ai pas envie de perdre la fraîcheur de ce roman».

Jonathan Harnois ne veut surtout pas laisser croire ici qu'il l'a écrit à grands sursauts automatistes. «Je ne veux pas dire que je l'ai pas travaillé, au contraire. Je voulais me souvenir de ce qui m'était passé au travers. Que ça vienne de l'orfèvre ou du plombier, je n'y pensais pas.»

L'œuvre a longtemps incubé : «J'ai mis quatre ans à injecter de la lumière là-dedans, quatre ans avant de me déposer la tête...»

Les circonstances de sa transposition à la scène ont quelque chose d'ironique. C'est Pierre Bernard, l'ex-animateur du Quat'Sous, qui a attiré le premier l'attention sur le potentiel littéraire de Harnois. Il n'avait que des éloges pour le roman, mais ne le voyait «peut-être pas à la scène». «Il voulait que je le prévienne si jamais j'écrivais une pièce.»

Peu de temps après est venu l'appel de Claude Poissant. Il avait dévoré le livre et se faisait «un défi de la monter».

Harnois a été associé de près aux différentes étapes de la production, depuis les auditions. «Notre entente était que s'il sentait des manques, il ne changerait rien au texte, explique l'auteur. En échange, je lui accordais toute liberté de piger ici et là et de recoller les extraits où bon lui semble. Pour précision, j'ai écrit de nouvelles choses en cours de production, trois ou quatre scènes qui pourraient être ajoutées au roman.»

Voir ses personnages sur scène l'a ému. «J'ai senti que j'avais eu raison de m'abandonner et de me faire confiance, dit-il. L'étrangeté de tout ça, c'est qu'en écrivant le roman, j'avais trafiqué la réalité, au point d'avoir de la difficulté à départager la réalité de la fiction à un moment donné. Et là le théâtre amenait comme une distorsion de plus... Mais ça a été une superbe conclusion. J'ai aimé l'esprit collectif du théâtre. C'est une aventure qui s'est jouée dans l'amitié et la satisfaction la plus totale.»

Dense et épuré, *Je voudrais me déposer la tête* frappe par son ton radicalement poétique. Jonathan Harnois y fuit les formules convenues.

Chantal Baril, Christian Baril, Sylvie de Morais-Nogueira, Étienne Pilon et François Simo T. Poirier forment la distribution. Scénographie de Romain Fabre, lumières de Erwann Bernard, musique originale de Nicolas Basque, maquillages et coiffures d'Angelo Barsetti, accessoires de Jasmine Catudal, costumes de Caroline Poirier, vidéo de Stefan Miljevic et mouvements de Caroline Laurin-Beaucage.

Je voudrais me déposer la tête tient l'affiche du mardi au samedi (20h), jusqu'au 21 février. Il y a aussi représentations le dimanche 8 et le samedi 14 à 15h. Réservations au 418 529-2183

Planète Québec
http://planete.qc.ca/culture/vie/adulte/adulte-822009-159196.html
Uparathi
Culture (adulte)

Je voudrais me déposer la tête****

Le Dimanche le 08 février, 2009

Une collaboration spéciale de ***Claire Marcil***

À la fin d'une nuit bien arrosée, Félix, 20 ans, choisit de fermer les yeux pour une dernière fois. Son meilleur ami Ludovic demeure derrière, foudroyé. De durs moments d'incompréhension, d'enfermement et de défoulement se succèdent. Puis, il entame un pèlerinage salvateur en compagnie d'Andelle, son amour. À pied, ils se rendent dans la banlieue où Félix a vécu, cette ville qui l'a étouffé jusqu'à le perdre. Au cours de ce tortueux périple, on niche au cœur de la souffrance de Ludovic, on accompagne chacune de ses pensées alors qu'il se retrace lentement un chemin vers la vie.

Comme il est bon de sortir d'une représentation théâtrale la tête remplie d'émouvantes paroles portées par des comédiens beaux et talentueux! Même si le triste sujet du suicide est au cœur de la pièce, la réconciliation avec la vie et l'espoir demeure. L'amitié vraie et l'amour au passé comme au présent soutiennent les survivants sans remplacer l'absent.

L'auteur du roman *Je voudrais me déposer la tête*, **Jonathan Harnois**, a lui-même adapté son texte pour le théâtre. Ses mots très touchants et d'une grande poésie transmettent toute une gamme d'émotions. Félix se suicide après avoir fait la fête des heures durant avec son grand ami Ludo. Ce dernier se sent coupable d'avoir vécu « une amitié incompétente ». Sa tête douloureuse est pleine de souvenirs et d'idées philosophiques ou poétiques : « La jeunesse est vieille comme le monde », « Je zappe à travers la névrose humaine » ou « Tu t'éparpilles dans le cycle des choses ». Ludo aimerait enfin se « déposer la tête ». On pourrait multiplier les citations de cette œuvre empreinte de tendresse, bien sentie et si joliment écrite.

Par l'ingénieuse mise en scène de **Claude Poissant** et son impeccable direction d'acteurs, nous pénétrons délicatement dans l'univers de Ludo. De fait, il y a trois Ludo sur scène (**Christian Baril, Étienne Pilon, François-Simon T. Poirier**), qui interprètent des tranches de vie du groupe d'amis, parfois en solo, parfois à l'unisson, tel un chœur grec. La belle Andelle (**Sylvie de Morais-Nogueira**) ajoute une touche lumineuse au trio. Une courte pièce d'anthologie rendue par **Chantal Baril**, la mère de Félix, nous fait frémir et désespérer avec elle quand elle répète : « On l'aime, on le déteste… »

Le plancher de la scène, un mur incliné et inversé, déstabilise et invite

à pénétrer au plus profond des pensées des personnages. Quelques accessoires judicieux et une trame sonore discrète accompagnent l'action. Toute la place est laissée à l'excellent jeu des acteurs et au texte magnifique de Harnois. Un texte sensible, clair et limpide comme le tintement de la jeunesse et de la vie.

Texte : Jonathan Harnois. **Mise en scène** : Claude Poissant, assisté de Karine Lapierre. **Scénographie** : Romain Fabre. **Lumières** : Erwann Bernard. **Musique originale** : Nicolas Basque. **Maquillages et coiffures** : Angelo Barsetti. **Accessoires** : Jasmine Catudal. **Costumes** : Caroline Poirier. **Concepteur vidéaste** : Stefan Miljevic. **Mouvements** : Caroline Laurin-Beaucage. **Direction technique** : Patrick Belzile. **Direction de production** : Catherine La Frenière.

Distribution : Chantal Baril, Christian Baril, Sylvie de Morais-Nogueira, Étienne Pilon et François Simon T. Poirier.

Texte publié : *Je voudrais me déposer la tête*, Les éditions Sémaphore (2005).

Au Théâtre Périscope **jusqu'au 21 février**

1 Pas du tout, 2 Un peu
3 Assez, 4 Beaucoup, 5 Passionnément

Pour consulter les critiques d'autres événements, appuyer sur l'icône des archives

Planète Québec

http://planete.qc.ca/culture/vie/adulte/adulte-822009-159196.html

répondre? Vers qui se tourner pour comprendre le geste fatal, l'inexplicable, l'insupportable réalité de ce brusque départ? Pour aborder ce sujet délicat du suicide, Marc Chabot, philosophe et auteur d'un ouvrage sur le suicide des jeunes garçons : En finir avec soi : Les voix du suicide; Jonathan Harnois, l'auteur du roman Je voudrais me déposer la tête et de la pièce du même nom, et Dominic Parisé, intervenant au Centre de Prévention du Suicide de Québec. À travers l'analyse et l'expérience des panélistes, nous tenterons d'en comprendre le processus et peut-être pourrons-nous nous rapprocher de cette réalité si difficile à prendre et à comprendre pour les proches et pour toute une société. Cette causerie animée par Marie-Ginette Guay se tiendra dans l'intimité du Foyer.

Lundi, 9 février 2009 à 19 h 30 – Foyer du théâtre Périscope – 2, rue Crémazie Est

Entrée libre

Théâtre Périscope
2, rue Crémazie Est
Billetterie :418-529-2183

Critique MonThéâtre.qc.ca

par Laurence Primeau-Lafaille

C'est l'histoire de deux bons amis qui, entre les lendemains de veille au cégep et le boulot de nuit à l'usine, font les quatre cents coups. Un beau jour, Ludo reçoit la mort en pleine face : Félix, son grand complice, son bel ami, «a trop respiré le monoxyde». Au lendemain d'une fête allumée comme les autres fêtes, au beau milieu d'une banlieue étouffante comme les autres banlieues, Félix s'est suicidé. Au petit matin, devant le fleuve, il a abandonné sa vie. Et Ludo, son ami. Tout voie en éciats : les repères sont perdus, la raison tente de prendre le bord, tout n'est plus que flou. Ludo nage dans un magma de culpabilité, de rancœur et d'une immense tristesse. On assiste donc à ce coup de masse dans l'univers d'un jeune homme qui cherche à reconstruire après la catastrophe, s'accrochant à ce qu'il a de plus solide : ses rêves et sa blonde, Andelle.
Je voudrais me déposer la tête, roman de Jonathan Harnois, porté à la scène par le Théâtre PàP, est un cri des tripes, presque silencieux. De ces cris qui restent dedans, un cri tellement déchirant qu'il n'arrive même pas à sortir. Si «la jeunesse est vieille comme le monde» comme le gueule Jérôme Minière, elle a une sœur siamoise qu'on appelle Douleur. Ça vient avec, comme un «package deal». Pas le choix. Tu vis avec, sinon…

C'est avec une grande sobriété que Claude Poissant a choisi de monter l'adaptation de ce roman, hautement poétique, laissant aux mots de Jonathan Harnois toute la liberté d'évoluer dans une esthétique sans artifices. Beaucoup de délicatesse et de douceur pour exprimer toute la lourdeur du suicide de Félix, et le poids qui pèse sur Ludo. On aurait pu s'attendre à un spectacle très dur et bouleversant, à cause de la brutalité d'un thème comme le suicide. Mais non. La forme narrative du texte, que les créateurs ont tenu mordicus à conserver, permet une certaine distance, qui donne au spectateur l'occasion de voyager sans trop de heurts dans l'univers pourtant torturé de Ludovic. Le public devient alors témoin d'un long monologue intérieur incarné par un chœur à trois voix, celles de Christian Baril, Étienne Pilon et François-Simon T. Poirier, qui livrent tous trois une interprétation tout en subtilité, donnant chacun leur couleur personnelle à Ludo, nous rappelant toute la complexité de la souffrance humaine. Une déception : l'Andelle de Sylvie De Morais-Nogueira, qui malgré la justesse du ton et un talent évident, semble un peu monolithique, dans sa gentillesse et sa candeur.

Tous les artisans de ce spectacle ont mis leurs propositions au service du texte, avec un respect qui inspire presque à l'hommage. Le jeu des comédiens et toute en sobriété, et on entendrait voler les mouches dans la salle tant on ne veut rien perdre de la poésie de Harnois. Les éclairages soignés d'Erwann Bernard donnent juste ce qu'il faut d'humanité au décor gris, glacial, minimal, de Romain Fabre. Autre déception cependant, soit l'utilisation de la vidéo scénique. L'écran n'est que très peu utilisé; on se questionne donc sur la réelle nécessité de son intégration. Ensuite, le choix d'y exposer l'intériorité de Ludo, figurée par des images du jeune homme nu, ne renforce en rien notre compréhension du personnage, puisque nous nageons déjà dans les méandres de son âme grâce à la forme narrative du texte. La vidéo n'apporte donc rien de nouveau à l'œuvre, elle gêne même, un peu, mais on a vite fait de l'oublier.

Si l'on ne sort pas de la salle dérouté, déchiré, on n'en est pas moins touché par une œuvre-récital dont la finesse des images scéniques et littéraires nous amène à réfléchir sur ce que nous rencontrons tous, un jour ou l'autre. Le deuil, la mort, l'absence.

09-02-2009

Critique MonThéâtre.qc.ca

par Geneviève Germain

Claude Poissant a effectué un grand pari en voulant adapter le roman du jeune auteur Jonathan Harnois au théâtre. Remplie de métaphores imagées et de mots qui pèsent lourd, l'écriture de ce finaliste au prix Anne-Hébert 2006 peut sembler difficilement transposable sur les planches. Toutefois, le metteur en scène Claude Poissant n'en est pas à ses premières armes en matière d'alliances avec de jeunes auteurs, ayant notamment permis de révéler au public François Létourneau (*Stampede*, Espace Go, 2001) et Geneviève Billette (*Crime contre l'humanité*, Espace Go, 1999 et *Le goûteur*, Espace Go, 2002). Certainement fort de cette expérience, il réussit à livrer la réflexion intimiste de Harnois sur le suicide et ses contrecoups en toute théâtralité dans une adaptation scénique à cinq voix, dont trois composent le personnage central de la pièce, Ludovic.

JE VOUDRAIS ME DÉPOSER LA TÊTE, AU PÉRISCOPE

» MORT AU THÉÂTRE

Au départ il y a un roman plein d'humanité, bâti de mots justes, racontant une mort volontaire, un suicide. Ensuite vient le metteur en scène qui, bouleversé par la véracité de l'œuvre et l'authenticité du sujet, se défie de l'adapter pour la scène. De cette rencontre résulte une pièce bouleversante, *Je voudrais me déposer la tête*, présentée au Périscope du 3 au 21 février.

/////// Joëlle Boily-Hivon

Lorsque Claude Poissant, le metteur en scène, «dans un moment de vie intense» fait la découverte du roman de Jonathan Harnois en 2006, il y trouve un tel apaisement qu'il résolut d'en tirer une œuvre théâtrale. Bien que le texte porte sur le suicide d'un adolescent et le deuil de son meilleur ami, la plume juste et métaphorique de son auteur n'en fait pas «une étude sur le suicide, mais un voyage intérieur, dramatique et très lumineux», affirme M. Poissant. Il s'est donc efforcé de recréer la même impression d'introspection dans son adaptation. Il affirme en avoir fait «un chemin "anti-punch" d'une heure quarante où les spectateurs ressentent de multiples *punchs* intérieurs.»

Quand Claude Poissant s'engage dans un nouveau projet, c'est qu'il y discerne «une raison de dire quelque chose». Il ne prétend pas utiliser ses œuvres pour véhiculer un message, mais plutôt «pour offrir un point de vue qui fait réfléchir, pour que les gens en retirent et qu'ils puissent s'en servir». Avec *Je voudrais me déposer la tête*, il offre aux spectateurs de se joindre à eux «pour le plaisir de se faire kidnapper». Il prévient le public que «ce n'est pas un spectacle dont on sort reposé.» Le même régime s'applique aux comédiens puisque le metteur en scène «ne veut jamais qu'ils soient en zone de confort. Il est essentiel qu'ils soient fébriles et qu'ils conservent un certain tremblement.»

Question de confiance

L'élaboration du projet avec les comédiens a grandement reposé sur la confiance envers leur chef d'orchestre, M. Poissant. Modeler un roman en un objet de scène sans en tirer de dialogues demande «un travail de connexion absolue avec les acteurs», selon lui. L'éclairagiste, le créateur du décor et la troupe ont dû tâter plusieurs terrains avant d'en arriver au résultat escompté. Le metteur en scène aime créer des «spectacles d'une certaine intimité et beaucoup de moments avec une variation d'intensité où le son est très important». Une adaptation toute particulière est donc nécessaire à chaque salle visitée.

SOBRIÉTÉ DRAMATIQUE

Trois voix, trois Ludovic pour cuver la peine, le désarroi causé par le départ volontaire de leur meilleur ami, la mort précipitée de Félix. Les comédiens de *Je voudrais me déposer la tête* évoluent dans un décor pratiquement vide, axé sur un environnement sonore et lumineux. La scène, inclinée vers les spectateurs, suscite un intéressant sentiment de déséquilibre, de gouffre. Tendrement, le drame se pose en scène, le cataclysme se révèle. Ni le jeu des comédiens, ni la mise en scène ne vise à faire surgir le tragique de la situation. La finesse de la prose métaphorique suffit.

La jeune comédienne Sylvie de Morais-Nogueira, qui incarne Andelle, l'amoureuse de Ludovic, assure une forte présence en scène saupoudrée d'une candeur qui contrebalance habilement le cafard des trois hommes. Chantal Baril, qui effectue une brève apparition dans le rôle de la mère du défunt Félix, détonne par son talent. Elle livre un monologue vibrant de réalisme qui déclenche de nombreux sanglots dans la salle.

La plus grande force de cette réalisation théâtrale est d'offrir à un large public la délectable prose du jeune auteur. Il propose des alliages de mots uniques et puissants qui renversent et terrassent l'auditeur par leur réalisme, leur unicité et leur accessibilité. Somme toute une prestation honnête qui permet une douce et douloureuse incartade au pays du deuil. // J.B.-H.

// EN BREF

DE CINQ À TROIS

L'équipe du Théâtre Petit Champlain revisite l'organisation de 5 fois 5, événement visant la formation de jeunes interprètes de la relève, en passant de cinq participants à trois cette année. Valérie Crête, Thomas Hodgson et Geneviève Bourgault pourront donc compter sur l'appui de plusieurs formateurs qui les éclaireront sur les différents aspects découlant de la chanson. En plus de participer au Festival de la chanson de Tadoussac cet été, les recrues profiteront de trois spectacles thématiques nouvellement chapeautés par des artistes-parrains – Pierre Flynn, Yann Perreau et Sylvie Paquette – qui interviendront dans la préparation des concerts et qui s'y produiront. Le spectacle final, qui clôturera cette sixième édition de 5 fois 5, aura lieu le 5 juin. // K.L.